



Bully

de Larry Clark

Fiche technique

USA - 2001 - 1h51

Réalisateur :

Larry Clark

Scénario :

David McKenna

Roger Pullis, d'après le
livre de **Jim Schutze**

Montage :

Andrew Hafitz

Brent Joseph

Image :

Steve Gainer

Musique :

Eminem

Interprètes :

Brad Renfro

(Marty)

Rachel Miner

(Lisa)

Nick Stahl

(Bobby)

Bijou Phillips

(Ali)



Résumé

Bobby Kent (Nick Stahl) et Marty Puccio (Brad Renfro) sont amis depuis leur plus tendre enfance. Tout petits déjà, le premier persécutait le second. Quand on les découvre à l'écran, ils arrivent au bout de leur adolescence, ils sont jeunes et jolis, Bobby va partir à l'université, Marty a quitté le lycée, il travaille dans un fast-food pour l'été. Bobby ne connaît toujours pas de plus grand plaisir que d'infliger douleurs et humiliations à son meilleur ami. Et Marty ne sait comment s'affranchir de cette dépendance. Jusqu'à ce que sa nouvelle petite amie, Lisa (Rachel Miner), rencontrée sur la banquette arrière de la voiture de Bobby, ne lui suggère de tuer son tourmenteur...

Critique

Qu'est-ce qui a bien pu se passer dans la tête de sept adolescents de Floride pour qu'ils massacrent ensemble un de leurs semblables, en juillet 1993 ?

Le film se présente donc comme la reconstitution d'un fait divers bien réel, mais affectée d'un fort coefficient de subjectivité. Bien qu'il n'ait pas écrit lui-même le scénario, Larry Clark, ancienne tête brûlée, imprime à chaque seconde sa marque - controversée depuis ses débuts - à cette histoire. Difficile d'ignorer le cousinage entre les "kids" désœuvrés de Manhattan et ceux de la petite ville de bord de mer où se déroule ce nouveau film. Impossible de ne pas reconnaître la patte du cinéaste-photographe, ce mélange détonant de fas-

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

cination, de voyeurisme assumé et de distance.

Le soleil du Sud, les après-midi de plage et la pratique intensive du surf ne changent rien à l'affaire : les ados de **Bully** s'emmerdent "grave", comme diraient les jeunes d'ici. Non qu'ils soient désocialisés, déscolarisés ou même désargentés. Tous appartiennent à la middle class, cette petite bourgeoisie confortablement installée dans les zones pavillonnaires. Simplement, c'est l'été, c'est l'adolescence, c'est l'Amérique, et puis quoi ? Un malaise dans la civilisation, pour reprendre un titre de Freud ?

En tout cas, quelque chose ne tourne vraiment pas rond. Ces garçons et ces filles n'ont pas l'air de croire une seconde à l'avenir. La drogue est leur routine, le sexe est leur drogue. Rien d'autre ne les concerne ni ne les affecte, et surtout pas les molles remarques de leurs parents, d'ailleurs sujets à une étrange berluie collective. Avec ce seul tableau préalable, Larry Clark esquisse déjà une critique sociale passablement alarmante : qu'est-ce qui s'est passé pour qu'on en soit là ?

Ensuite, il y a les circonstances aggravantes, particulières au fait divers. Et d'abord la relation sadomasochiste teintée d'homosexualité (refoulée) qui unit depuis l'enfance Bobby et Marty, les deux personnages principaux. Bobby, plus rusé et plus bourgeois que Marty, exerce un ascendant pervers et sans partage sur ce dernier, qu'il ne cesse d'humilier et n'hésite pas à frapper. En cheville avec les réseaux locaux de commerce sexuel, Bobby est aussi le maquereau occasionnel de Marty. Mais cette "amitié" est mise à mal quand les garçons lèvent en ville deux filles de leur âge, Lisa et Ali, qui amèneront l'esclave à se rebeller contre le maître.

C'est directement sur le corps de ses jeunes acteurs et actrices (tous d'une vérité troublante) que Larry Clark cherche les ferments du crime à venir. Sa caméra colle frénétiquement à la peau des un(e)s et des autres et s'attar-

de sur les étreintes ou les violences sexuelles comme si elles en disaient plus long que les paroles rudimentaires échangées sans relâche. Le procédé est dérangeant, sans doute, complaisant, peut-être, mais il finit par exprimer l'essentiel : que la jouissance n'est pas forcément le plaisir, ni la dope un rempart contre l'angoisse. Cette approche hyperphysique s'avère ainsi beaucoup plus convaincante que le scénario et les dialogues au moment crucial où l'idée du meurtre est formulée explicitement.

Il est dommage, en effet, que le film charge autant le personnage de Bobby, le petit "tyran" (Bully), la future victime, pour expliquer "logiquement" la démarche de ses bourreaux qui, de toute façon, échappe à l'entendement. Le moins qu'on puisse attendre d'un cinéaste, c'est qu'il laisse une chance, même infime, à chacun... En revanche, dès que le plan de mise à mort est enclenché, la psychologie s'efface au profit d'un vertigineux engrenage d'inconscience. L'idée de tuer quelqu'un, complètement abstraite, fait un tabac dans la petite communauté d'adolescents légumisés, et les volontaires se multiplient. Larry Clark filme avec une virtuosité glaçante la préparation du meurtre, comme celle d'une barbecue party juste un peu plus excitante que d'ordinaire.

Evidemment, cela finit très mal pour tout le monde. Mais pour les petits criminels, ce sec rappel à la réalité est une authentique surprise. Et leur hébétude comme leur absence de remords sont bien l'aspect le plus terrifiant du film. (...)

Qu'est-ce qui s'est passé ? Il est encore temps de se le demander. A l'heure où l'Amérique officielle prétend avoir localisé le Mal loin de ses frontières et s'identifie sans état d'âme au Bien, **Bully** rappelle que c'est un peu plus compliqué que cela.

Louis Guichard
Télérama n°2709

(...) **Bully** veut provoquer un électrochoc dans les consciences, au même titre que le **De sang-froid** de Richard Brooks, film auquel **Bully** peut faire penser dans son approche clinique et quasi documentaire d'un meurtre terrifiant. Comme le film de Brooks adapté de Truman Capote, **Bully** n'évite pas toujours l'écueil de la démonstration. Le film critique sans ambages l'indifférence des parents et l'absence de communication en face de leurs enfants. C'est cette démission parentale qui est clairement désignée comme responsable du désarroi de ces garçons et filles et la perte totale de repères moraux, débouchant sur le recours à la violence comme seule échappatoire.

Entre bouffées incontrôlées de désir et discours trop sûr de lui sur le problème de l'éducation, **Bully** se retrouve un peu déséquilibré. La seconde partie, reconstitution du crime et de ses conséquences, est moins stupéfiante que la première, sur la vie quotidienne du groupe. Ce qui peut paraître comme une révélation choquante pour certains (l'état de délabrement affectif d'une jeunesse WASP, la confusion sexuelle et morale d'ados livrés à eux-mêmes...) se limitera pour d'autres à un constat d'une triste évidence, qu'il serait faux et pratique de circonscrire à la société américaine. Observateur-voyeur d'un monde déliquescence, Clark n'a peut-être rien de neuf à dire, mais ses images bouleversent. Tous les bons cinéastes ne sont pas des moralistes.

Olivier Père
Les Inrockuptibles - 12 décembre 2001

(...) Le regard de Larry Clark sur les adolescents, en particulier dans **Kids**, a toujours soulevé la question de la distance nécessaire à adopter par un cinéaste pour un sujet qui le fascine à ce point. On peut, en revanche, difficilement

reprocher à Larry Clark de regarder cette jeunesse de loin, et sans point de vue. La différence entre le Larry Clark de **Kids** et celui de **Bully** tient à la position même du réalisateur, qui est autant celle d'un artiste que d'un parent.

"Nous sommes désormais dans une société où le porno est présent 24 heures sur 24. A force d'être partout, le sexe n'a plus de valeur. Les parents sont toujours occupés, et les gamins livrés à eux-mêmes. Les parents devraient parler davantage à leurs enfants, mais ne le font pas car ils sont fatigués. Aujourd'hui, plus de la moitié des familles éclatent. Je me demande souvent ce qu'ont les adolescents comme peur, et en discutant avec eux je m'aperçois que leur grande crainte est de ne pas devenir célèbre, ou de ne pas arriver à être milliardaire avant d'avoir vingt ans." Le prochain film de Larry Clark, déjà terminé, s'appelle **Ken Park**. Il y sera question de la misère adolescente, bien sûr, mais surtout de celle de leurs parents.

Samuel Blumenfeld

Le Monde Interactif - 12 décembre 2001

(...) Larry Clark se tient à distance de ses personnages. Sa mise en scène se veut strictement béhavioriste, découpant la vie de ses spécimens en séquences démonstratives : la copulation, la prise de stupéfiants, le surf, le repas en famille, la sortie en boîte, l'après-midi à l'arcade de jeux vidéo. Cette énumération est présentée avec un aplomb qui voudrait la faire passer pour exhaustive. Il en ressort que pas un de ces enfants n'est à même de lire un livre, de toucher à un instrument de musique, de réussir un bricolage plus compliqué que la confection d'un joint.

La méthode de l'entomologiste est un alibi bien commode pour le cinéaste, qui veut convaincre que la jeunesse qu'il montre se réduit à cette animalité. Dans le dossier de presse, David McKenna, le

scénariste de **Bully**, déclare : "*Il est temps de prendre conscience de la vie que mènent beaucoup de nos enfants.*" Mais comme en témoignent, de par le monde, les milliers de papillons morts fichés par une épingle sur des tableaux de liège, les entomologistes (ceux qui pratiquent ce mode de conservation en tout cas) ne veulent pas de bien aux objets de leur attention. *Le Collectionneur*, le roman de John Fowles qui inspira un film à William Wyler, explorait les affinités entre ce désir de mettre sous cloche un peu de beauté vivante et la possession sexuelle.

Avec **Kids**, son premier film, Larry Clark avait facilement convaincu qu'il prenait un plaisir extrême à filmer les corps d'adolescents. On l'avait moins cru lorsqu'il avait proclamé, à l'écran et à la ville, qu'il ne le faisait que dans le souci de la santé morale des jeunes génération. **Bully** est un film plus mis en scène, à la direction d'acteurs plus précise que **Kids**, Larry Clark se vautre avec bonheur (au double sens de plaisir et de réussite) dans la moiteur tropicale d'un été en Floride. Ce raffinement formel ne fait que rendre plus immédiatement perceptible le mépris mêlé de désir qu'éprouve le cinéaste pour ses personnages, digne héritier des confesseurs et hygiénistes dont les ouvrages peuplent les enfers des bibliothèques.

Thomas Sotinel

Le Monde interactif - 12 décembre 2001

Entretien avec le réalisateur

Télérama : Qu'est-ce qui vous a amené à filmer cette histoire de meurtres entre adolescents ?

Larry Clark : **Bully** est tiré d'un fait divers. En 1993, en Floride, un groupe de sept adolescents s'est ligué pour en assassiner un autre, un petit "tyran" (Bully) qui leur menait la vie dure. Un livre a été tiré de l'affaire, écrit par un journaliste texan, je l'ai relu plusieurs fois. Je trouvais l'histoire fascinante à

cause de la complexité des relations entre les personnages, dont certains n'avaient même jamais rencontré la victime. J'étais très intrigué par cette "dynamique" de groupe et par la vie de ces ados qui tuent le temps en restant chez eux à ne rien faire, à fumer de l'herbe et à baiser. Avant, en Amérique, seuls les riches avaient le luxe de s'ennuyer à ce point. Dans l'histoire qui a inspiré **Bully**, ce sont vraiment des gosses de classe moyenne qui se vivent en "losers", sans ambition ni désir. En Amérique, nous sommes obnubilés par le désir que nos enfants soient heureux, qu'ils profitent de leur adolescence, parce que nous avons la nostalgie de la nôtre.

*Télérama : L'adaptation de **Bully** était déjà en cours lorsque vous avez hérité du projet.*

Larry Clark : Oui, un studio était sur le coup. Ils avaient un scénario, mais en 1999, à l'époque de la tuerie dans le lycée de Columbine, ils ont fait marche arrière. Avec cette histoire de meurtres entre adolescents, ils avaient peur que Hollywood soit accusé d'exercer une mauvaise influence. Un producteur a fini par me proposer le scénario, que j'ai trouvé assez mauvais, très aseptisé. J'ai alors découvert le livre et j'ai été stupéfait : les scénaristes avaient laissé de côté tous les éléments intéressants du fait divers pour ne pas choquer leur public. Toute la dimension homosexuelle, par exemple, était gommée.

Télérama : Vous êtes vous-même resté assez proche du livre.

Larry Clark : Oui, j'ai écrit un scénario qui me servait essentiellement de structure. Sur le tournage, j'ai travaillé directement avec le livre, dont je tirais les dialogues. C'est une véritable enquête qui reprend les longues déclarations faites par les adolescents à l'époque de leur procès. Elles me permettaient de reconstituer assez précisément leur parcours. On peut voir à quel point le

meurtre leur semblait une manière de vivre une expérience extrême. Ils n'ont, semble-t-il, jamais réfléchi aux conséquences et n'ont pas imaginé qu'il pouvait être difficile de tuer quelqu'un. Le meurtre est une scène très violente que je voulais très réaliste, elle est très longue - treize minutes - et très pénible.

Télérama : Comment avez-vous travaillé avec les acteurs ? Etaient-ils réticents ?

Larry Clark : Les producteurs voulaient des jeunes stars. Mais j'ai été très clair sur mes intentions, sur la nature des scènes de sexe, et il est vite devenu évident que peu accepteraient. Tous les acteurs connus qu'on me proposait étaient trop vieux. C'était important qu'ils aient l'âge des personnages, qu'ils puissent les incarner vraiment, confronter leurs propres réactions et en discuter avec des amis de leur génération. D'autant qu'on a dû tourner très vite, par manque de moyens - en vingt-trois jours -, et que beaucoup d'idées sont venues à chaud. Le fait qu'ils baisent au moment où ils se mettent à parler du crime, par exemple, ça m'a tout d'un coup semblé évident puisque c'est ce qu'ils font tout le temps. Les acteurs ont compris ce que ça pouvait apporter au film. Et ils l'ont fait dans les conditions d'éclairage minimal que je souhaitais, un environnement assez cru, peu flatteur. Leur ouverture d'esprit m'a apporté la liberté dont j'ai besoin.

*Télérama : **Bully** a été interdit aux mineurs aux Etats-Unis, et certains vous reprochent, comme à l'époque de **Kids**, une grande complaisance dans la manière de filmer les corps des ados et leurs relations sexuelles.*

Larry Clark : On m'a toujours accusé de beaucoup de choses. (Rires.) Je ne me sens pas particulièrement attiré par les adolescents, ni dévoré par l'envie d'être à leur place. Je suis un observateur, je me contente d'essayer de montrer les choses telles qu'elles sont vraiment, un peu dans l'esprit de Cassavetes, qui est

mon premier modèle. Ça me semble de plus en plus rare dans le cinéma américain. J'ai beaucoup parlé aux adolescents pour préparer mes films et je montre que le sexe est devenu pour eux une routine. Ils ont accès si tôt et si facilement à la pornographie qu'ils n'en font plus une affaire. (...)

Télérama : Le New York Times a jugé paradoxalement que votre point de vue était tellement réactionnaire que c'était un film idéal pour la droite dure...

Larry Clark : Déjà, à l'époque de *Tulsa*, mon premier livre de photos, je montrais le monde "secret" dans lequel je vivais, la drogue, le sexe, les mauvais coups, et les gens ont aimé le livre pour des raisons diamétralement opposées. Certains trouvaient ça vraiment cool et excitant, alors que des médecins écrivaient des thèses pour dire que c'était la meilleure étude sur les effets de l'amphétamine, un parfait manuel antidrogue. Je me suis drogué, j'ai fait de la prison, je pense qu'au fil du temps j'ai gardé le même point de vue : je m'intéresse juste à la manière dont la société américaine crée progressivement les conditions de ce qui arrive aujourd'hui. J'ai une fille de 15 ans et je ne peux que me poser des questions moi-même sur ce qui se passe dans la tête des gamins de cet âge.

Dans **Bully**, on voit à peine les parents, parce que, dans la réalité de l'histoire, ils sont vraiment absents. Ils pensent connaître leurs enfants, mais ils n'ont pas la moindre idée de ce qu'ils font. Regardez l'histoire de Columbine : dans un milieu très privilégié, des parents semblent attentifs à leurs enfants, alors que ceux-ci ont des bombes dans leur garage, des flingues dans leur chambre. Comment peuvent-ils l'ignorer ?

Propos recueillis par Laurent Rigoulet
Télérama n°2709

Le réalisateur

Depuis ses premiers albums de photographies (*Tulsa* en particulier, qui vient d'être réédité aux Etats-Unis) jusqu'à ses deux premiers longs métrages, **Kids** (1995) et **Another Day in Paradise** (1999), Larry Clark a fait du monde adolescent, et de sa sexualité, l'objet exclusif de son travail. Pour des raisons purement pragmatiques d'abord, puisque Larry Clark a été cantonné dans un genre, que l'on pourrait qualifier de cauchemar adolescent, comme d'autres réalisateurs sont restreints à leur simple emploi de réalisateur de films d'action ou de comédies. Par rapport à ses collègues, Larry Clark sait travailler très rapidement - **Bully** a été tourné en vingt-trois jours - et possède un talent réel pour diriger les adolescents.

Samuel Blumenfeld

Le Monde Interactif - 12 décembre 2001

Filmographie

Kids	1995
Another Day in Paradise	1999
Bully	2001
Ken Park en préparation	

Documents disponibles au France

Revue de presse
Positif n°490
Repérages n°25 (dossier)
Cinéastes n°5
Cahiers du Cinéma n°563

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com